

L'intérieur de la chair

Michel Amato

Lorsque j'étais jeune, je tenais «un journal des regrets» dans lequel je mentionnais jour après jour mes erreurs. Mais il ne se passait jamais un seul jour sans que j'aie à l'ouvrir vingt ou trente fois. Et comme je finis par réaliser qu'il en serait toujours ainsi, je décidai de l'abandonner. Aujourd'hui encore, quand je médite avant de m'endormir, sur la journée écoulée il n'y a pas un jour où je n'aie commis quelque bêtise en parole ou en acte.

Vivre sans commettre d'erreur est quasiment impossible mais «les intellectuels» ne sont pas prêts de l'admettre.

Extrait du «Agakuré»

Il posa le cœur sur la table puis le tapota avec un long coupe-papier. Il était déjà surpris d'être toujours vivant avec la grande cicatrice qui entravait sa poitrine, mais il fut plus surpris encore quand le cœur se replia telle une fleur que l'on pique d'une aiguille.

«HOUILLE!»

Il sursauta avec stupeur, lâcha le coupe-papier.

«Mais tu parles!», s'étrangla-t-il.

Il garda ses distances et se pencha sur l'organe.

«Et bien sûr que je parle!», lança le cœur d'un ton amical. «Je dirais même que ce que tu fais n'est pas très beau!»

Le jeune homme toucha sa poitrine.

«Comment peux-tu parler de beauté, toi que j'ai retiré pour ne plus te sentir?»

«C'est bien là ton tort!» répondit le cœur. «Tu n'avais qu'à m'écouter quand je te parlais!»

Il prit peur, considéra un instant le coupe-papier par terre et se rhabilla, car il était nu. Il se posta alors devant la table pour observer le cœur qui tentait vainement de se remettre d'aplomb. Il semblait respirer désormais, et battre... battre lentement...

«Je ne suis qu'un cœur et je t'appartiens...»

«Je pensais être sauvé en ne t'ayant plus mais je me trompais! Je vais devoir trouver un autre moyen pour te détruire!»

«Quelle idée! Me détruire reviendrait à te détruire, tu n'y songes pas. M'avoir sur la table est une chose mais me tuer en est une autre. Cette idée pourrait bien t'être fatale!»

Cela le laissa perplexe. Il songea au réfrigérateur où il porta rapidement le cœur.

«Que fais-tu?», scanda sitôt le cœur qui sentait déjà le froid l'envahir dès qu'il le flanqua sur l'étagère du haut. «Ne crois pas t'en tirer ainsi!»

Et la porte se referma sur lui.

La lune était brillante. Les nuages, qui formaient d'immenses chevaux blancs, parcouraient l'arête du ciel comme des troupeaux affamés à demi squelettiques. Il laissa retomber les rideaux et ressentit un froid. Ses poils se hérissèrent sur sa nuque et ses jambes. C'était l'été! Ce froid, somme toute, était anormal. Il alla dans sa chambre, enfila un pull, posa une couverture sur ses épaules et s'assit dans la cuisine. Il observa la plaie sur sa poitrine. Il y posa la main, sentit un froid encore plus aigu sur sa paume et se mit à grelotter, recroquevillé sur lui-même.

Au matin, il s'éveilla gelé alors qu'un vrai soleil perçait les fenêtres pour dorer d'un jaune d'œuf sa petite chambre.

Sorti du lit, il alla dans la cuisine et se fit un café sans ouvrir le frigo. Il tourna dans l'appartement sans savoir vraiment que faire. Il songea au cœur, regarda la blessure qui avait presque disparu et lut quelques pages de roman. Alors il fit ce qui le démangeait; ouvrir le frigo. Le cœur n'avait pas bougé. Il le prit, le porta sur

le balcon, près du bananier dont les feuilles tombaient. Le cœur, soudain, reprit bientôt ses petits battements.

Le soleil semblait l'éveiller.

Le jeune homme lui parla mais le cœur restait sourd. Avec le coupe-papier, il le piqua une seconde fois et l'organe poussa un cri plus fort que la veille.

«Aïe! Pourquoi fais-tu cela? As-tu l'intention de me torturer longtemps, dis? Que t'ai-je fait?»

«Non, tu ne m'as rien fait. Je veux juste me débarrasser de toi.»

«Te débarrasser de moi, c'est se débarrasser de toi! Tu n'y penses pas!», rétorqua vivement le cœur. Il se mit à battre plus vite, à prendre des couleurs.

«Sans doute»

Il observa les transformations, penché sur l'organe, les mains dans le dos, cachant le coupe-papier.

«Que veux-tu dire?»

Le jeune homme resta silencieux et son regard se posa sur le ciel d'un bleu mat où des nuages s'efflochaient en spirale tels des rubans de fumée, si rapides qu'ils avaient déjà disparu.

«Je veux peut-être me débarrasser de moi», dit-il.

«Je vois. Tu souffres. Et tu crois qu'en me tuant, tu ne souffriras plus, c'est ça?» Le cœur parut tout à coup anxieux; ses couleurs viraient au pourpre.

«Tu comprends tout!»

«Remets-moi dans ta poitrine. Ce balcon n'est pas ma place!»

«Et ma place, à moi, tu crois qu'elle est ici?»

Le jeune homme rit, se redressa, cachant toujours le coupe-papier derrière lui. Il était fasciné par les couleurs du cœur. Elles se rapprochaient du rose clair comme une drôle de fleur.

«Voyons», émit gentiment le cœur, d'un ton cordiale, «nous avons tous une place, bonne ou mauvaise...»

Il pointa le coupe-papier au centre, là où la blessure se voyait. Le cœur se mit à battre plus fort, et le cri fut terrible, comme si

c'était le sien... Étrange...! L'instrument lui tomba des mains. Comment faire?, se demanda-t-il. Pendant ce temps, le cœur continua de gémir, lui aussi avait crié. Une piqûre avait transpercé l'intérieur de sa chair et il comprit bientôt ce que le cœur voulait dire. Le tuer aurait toutes les chances de le tuer. Maudit soit ce cœur! pensa-t-il.

«On ne vit pas sans cœur. Il est déjà bien miraculeux que nous soyons chacun encore vivants», avoua le cœur une fois qu'il allait mieux. «Cela ne t'a pas paru étrange de rester en vie après m'avoir ôté de toi?»

«Si», admit-il, à la fois hagard et perdu dans ses pensées.

«Et tu veux maintenant me tuer?»

«Pourquoi pas!»

«Il faut trouver... un compromis» Le cœur hésita, puis il ajouta: «Nous sommes indissociables et tu nous as séparés. Où crois-tu que ça nous conduira?»

«Je ne sais pas... Peut-être trouverai-je enfin la paix, si tu n'es plus là.»

Il avait parlé en observant deux mouettes dans le ciel, peut-être un couple qui se chevauchait en zigzags.

«La paix?», scanda le cœur. «Sais-tu au moins ce que c'est que la paix? Peut-être finirons-nous en enfer après ce geste et, dans ce cas, où, comment trouver la paix?»

«Ah ah!» Le jeune homme riait. «Mais qui croit encore à ces histoires d'enfer?»

«Moi!»

«Toi...? Un cœur!»

S'était élevé de la colère dans la voix du jeune homme, mais le cœur ne perdait pas son sang-froid.

«Qu'est-ce à dire? Que je ne peux pas y croire? C'est idiot. Avant j'étais à l'intérieur de toi et tu ne m'écoutais pas. Maintenant, tu n'as que ta conscience pour toi et je ne crois pas que tu l'écoutes plus que tu ne m'écoutais. Tu files un mauvais coton, tu ferais bien de faire attention!»

«À quoi?»

«Parce que tu agis sans sentiments et que, tout bien pesé, cela ne conduit qu'à la ruine, celle de l'âme!»

«Bravo!»

Le cœur avait parlé d'un ton plus fort, plus énergique. Il était devenu rouge, rouge violacé tirant sur l'indigo.

«Et que faut-il en conclure?», fit le jeune homme qui récupéra par terre le coupe-papier pour le ranger dans la commode.

«À toi de décider», déclara le cœur. «Comme je te l'ai dit, me maintenir en vie est encore la meilleure solution. Tant que je vivrai tu vivras, et vice-versa!»

«Bon, je crois comprendre... Je vais donc te garder ici, comme une plante. Est-ce que cela t'ira?»

«Une plante! Une plante! Mais enfin, je ne suis pas une plante!», clama vivement le cœur dont les couleurs tiraient maintenant sur le bleu, un bleu de veines qu'on eût dit sculptées sur un bras de jeune fille.

«Regarde ce bananier», fit le jeune homme qui pointa le doigt sur sa pauvre plante sèche.

«Oh, je n'ai pas la capacité de voir, mais de sentir. Or si tu me maintiens en vie comme ce triste bananier, ma fin risque d'être proche...»

«T'inquiète donc pas, je te traiterai mieux...»

«Tu m'as déjà blessé...»

«Et toi?»

«Moi, je ne t'ai jamais fait de mal. Tout le mal que tu as, c'est toi-même qui te l'es causé...»

«Dis-moi, le cœur, tu as l'air fort en rhétorique, on dirait!»

«Je ne suis pas ta conscience, juste ton cœur, et je veux vivre comme toi. Ne crois pas que nous soyons différents! La vie est belle, voyons! tu le sais! Ne fais pas la sourde oreille à ce que je dis!»

Quelque chose de troublant se produisit dans l'esprit du jeune homme. Il serait désormais obligé de veiller sur le cœur, jour et nuit, et d'y faire attention telle la prunelle de ses yeux. Il ne pourrait jamais plus s'en séparer et cela ne le rassurait pas.

Il prit l'initiative de mettre le cœur en lieu sûr. L'idée fut la salle de bains. Il alla chercher l'oreiller, posa délicatement l'organe dessus et le porta sur un meuble près de la douche, où la température n'était ni chaude ni froide. Ni trop de soleil ni trop d'ombre, même si le premier intéressé n'approuvait pas son ingénieuse idée. Ensuite il sortit faire quelques achats et revint promptement pour savoir comment le cœur se portait. Lui-même s'était un brin senti nerveux durant cette courte absence et il voulait voir s'il y avait un lien entre cette nervosité et l'état du cœur.

«Alors, comment te sens-tu ici?»

Avant de répondre, l'organe soupira.

«Disons que je me demande ce que je fais là. Je préférerais réintégrer ton corps...»

«N'y pense pas!»

«Rends-toi compte! Nous allons devoir vivre de cette façon jusqu'à la fin. Cette pensée me donne le cafard!»

«Et moi donc!»

Il ne savait plus que penser sinon qu'il était face à lui-même, face à son propre cœur qui souffrait.

Il prit l'organe dans ses bras, l'entendit respirer, se gonfler et ronronner comme un chaton. Il alla dans la chambre puis s'allongea sur le lit pour le blottir contre lui. C'était sans doute grotesque mais, tout à coup, à le caresser, il perçut un tel plaisir qu'il se mit à ronronner tout autant. Le cœur se frotta sur sa plaie et ses battements diminuèrent, de même que ses couleurs. Elles touchaient celle du soleil, tel un arc-en-ciel plein de lumière, et le jeune homme s'endormit.

Les semaines passèrent.

Peu à peu le jeune homme reprit goût à la vie, notamment grâce au cœur et à d'autres événements insignifiants mais assez significatifs pour affirmer qu'ils étaient d'importance. La journée, il travaillait huit heures dans une usine de textile, six jours sur sept, ce qui ne lui laissait que peu de temps pour s'occuper du cœur.

Chaque soir, le cœur, impatient, attendait le retour du jeune homme et celui-ci se hâtait de rentrer dès son travail fini. Il limitait les sorties au strict nécessaire et ne prenait même plus la peine de faire ses courses chez l'épicier du coin ; il se faisait livrer à domicile les provisions du mois. Ses affaires, déposées au pressing, étaient elles aussi livrées et il pouvait passer ainsi seul à seul plus de temps avec le cœur.

Mais le moral de ce dernier était au plus bas ! Qu'il ne puisse plus retrouver sa véritable place était comme un exil déchirant qu'il ne comprenait pas, surtout quand le jeune homme ne lui tenait plus compagnie pour partir travailler de longues journées où il se languissait. Il reconnaissait donc qu'il était à la fois malheureux et heureux. Heureux quand le jeune homme était présent et terriblement malheureux quand il restait des heures dans la salle de bains, la cuisine, la chambre à coucher, le balcon ou en tout autre endroit, sauf là où le cœur aurait souhaité être pour avoir une vraie raison de battre.

Chaque nuit, le jeune homme s'endormait le cœur sur les bras lequel se frottait doucement contre la longue et fragile cicatrice pour tenter vainement de réintégrer sa place.

Il y avait, dans ces instants, beaucoup de tendresse et d'amour.

Ce que le cœur révélait au jeune homme, lorsqu'ils passaient en revue leurs plus lointains souvenirs, l'empêchait parfois de dormir, et, durant ces insomnies, il éprouvait parfois du mépris, voire de l'aversion pour lui-même.

Un jour, le téléphone sonna. C'était la mère du jeune homme, une vieille femme dont l'époux était mort huit ans plus tôt et qui était tombée en portant des sacs trop lourds depuis le marché. Le médecin lui avait prescrit de garder le lit pendant huit jours d'affilée.

Le jeune homme partit le lendemain matin et laissa le cœur où ce dernier désirait l'attendre, c'est-à-dire dans la chambre à coucher.

Le jeune homme demeura quatre jours au chevet de sa mère, l'aida pour de petites choses comme le ménage, la préparation des repas, la vaisselle, la veillant, la tranquillisant. Mais quand il fut de retour chez lui, le cœur n'y était plus.

Il avait disparu.